

Marie Darrieussecq

Le Mal de mer

**MARIE
DARRIEUSSECQ**

Le Mal de mer

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

TRUISMES, *roman*, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, *roman*, 1998

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 1999

Marie Darrieussecq

Le Mal de mer

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1999
ISBN : 2-86744-685-6

*I live by the ocean
and during the night
I dive into it
down to the bottom
underneath all currents
and drop my anchor*

*this is where I'm staying
this is my home*

Björk Guðmundsdóttir

I

C'est une bouche, à demi ouverte, qui respire, mais les yeux, le nez, le menton, ne sont plus là. C'est une bouche plus grande que toutes les bouches imaginables, et qui fend l'espace en deux, l'élargissant, si bien qu'il faut faire un arc de cercle avec le corps pour tenter de tout voir. Le bruit est énorme, le souffle, mais c'est surtout qu'on ne s'y attend pas, on monte la dune, on lutte pour arracher ses pieds à la pente, un temps on est seulement occupé par ce vide sous le sable, et d'un coup l'espace explose, on a levé la tête et le haut de la dune s'est fendu dans la profondeur, quelque chose comme deux bras immenses qui s'ouvrent ; mais ce n'est pas exactement ça, ce n'est pas accueillant, c'est plutôt qu'on n'a pas le choix,

comme du haut d'un immeuble ou d'un monument on tomberait en l'absence de garde-fou. Il est difficile d'envisager le bord de cette chose, de décider où elle se trouve exactement, à quelle distance. Avant, on montait la dune, on entendait déjà le bruit mais on ne sentait rien encore sur le visage, penché vers le sable, dans l'odeur rousse du sable, puis le bruit s'est élargi, comme débordant jusque derrière la tête, un bruit à trois cent soixante degrés alors que la mer est là devant, soufflant sur le visage, éteignant sur le visage la moiteur de la montée, un souffle grésillant, salé mais pas humide, séché par l'étendue encore brûlante de la plage.

Elle se remémore la montée, pour retrouver ce moment (alors que la mer est là devant elle et occupe toute sa tête) pour retrouver ce moment où l'espace s'est fendu par le milieu, a bondi sur les côtés et s'est liquéfié en cette masse noire, repoussant les bords du ciel et les fondant, les buvant, et respirant, par millions de fentes rouges s'ouvrant et se fermant sur la masse noire immobile, par millions de petites bouches sur l'énorme bouche noire close où persiste une lueur pâle à l'endroit où le soleil a joué de la langue. Pour retrouver ce moment où la dune est devenue, brusquement, la mer, il faudrait redescendre, recommencer, fermer les yeux et faire semblant d'avoir oublié, et les rouvrir

en haut seulement, absorber le choc sans vaciller, imposer au corps de rester debout face au vide. Mais le soleil s'est couché, le haut du ciel est devenu noir, descend lentement en fermant la mer sur la mer, et c'en est fait de la première fois, elle a vu la mer maintenant.

Son visage en est comme lavé, détendu, élargi, et cela sa mère le croit, qu'on le voit, sur le visage des gens, et particulièrement des enfants, ceux qui ont vu la mer et ceux qui ne l'ont pas vue : ceux qui ont dû accueillir l'étendue de la mer dans leurs yeux (cognant jusqu'au fond de leur crâne et d'une certaine façon les vidant) ; et ceux qui ont pu la rêver seulement, à partir d'images ou de mots, ceux qui ont essayé, confondant la mer et l'infini, de rajouter toujours un peu plus à l'image, et de se dire qu'encore après, plus loin, sans fin, la mer continue ; alors que ce n'est pas du tout ça, alors que la mer comparée aux galaxies est minuscule. Elle passe la main sur le visage de la petite, rond, imprécis, rendu plus imprécis encore par l'impact de la mer : un étalement des joues, du regard, un flottement imprimé sous la peau ; une enfance lâchée, distendue, maritime. Il faudrait rester là, dans ce moment-là, qu'il dure autant que ce que demande cette ampleur. Elle sent rouler sous ses doigts les grains de sable qui éraflent microscopiquement la surface de ce visage ; jusqu'à ce que la

petite s'ébroue, cligne des yeux, pour reprendre peut-être ce premier moment de la mer, ou pour se débarrasser du sable et sans doute, impatientement, de la main.

Elle laisse la petite sur le haut de la dune. Elle sent comme un allègement, un temps d'arrêt ; l'intuition qu'on peut la laisser là, occupée par la mer, les yeux tendus au bout de fils horizontaux ; dans l'inutilité des bouchons, plombs et cannes à pêche, et même des seaux et des pelles. Elle ne dévalera pas tout de suite vers la plage, elle ne courra pas se noyer dans les vagues ; à la différence des feux de cheminée ou des flambées de plein air la mer ne se rend pas familière, elle ne crépite pas à portée de la main : la regarder prend beaucoup de temps avant de songer qu'on peut la toucher. Elle ouvre le coffre de la voiture, la tente est là, ils l'y laissent de vacances en vacances ; elle prend les pulls, le plaid, le tupperware d'œufs durs, la lampe de poche. Elle est beaucoup plus calme que sur l'autoroute. Elle a ce sentiment maintenant, d'avoir pensé à tout. La lampe fonctionne, dénichant au bas des arbres la bruyère, et des cratères de sable. Les dix mille francs sont dans sa poche ; il faut cesser d'avoir peur, qu'ils tombent, que le vent les déloge, que la petite joue avec. La liasse est déjà un peu entamée, on lui a rendu des pièces

sur le pain au lait et le jus d'orange. Elle remonte lentement, elle a les œufs, le plaid, voilà, c'est ce qu'elles vont faire : manger et dormir ici. La petite fait une légère excroissance sur l'épaule de la dune, un mamelon auréolé de violet sombre. Le ciel derrière elle est goudronneux, trop récemment dévasté de soleil pour que les étoiles percent déjà ; à moins que ce ne soit la mer, elle est suffisamment haut pour la voir : elle a passé ce point où le bruit semble surgir non plus, étouffé, de l'intérieur de la dune, mais de tout l'espace nocturne. Elle voudrait faire voir cela à la petite, elle l'entoure du plaid, elle a horreur qu'elle se débâte, il faudrait qu'elle voie cela, comment l'horizon se fond dans la mer parce que les yeux brûlés par le couchant ne distinguent plus le ciel de l'eau ; ou parce qu'au zénith et au crépuscule existent, comme on le dit du versant des marées, des moments étales de la lumière : l'un blanc et l'autre noir, l'un diurne et l'autre nocturne, arasant en alternance les hauteurs ou l'horizon ; ainsi à cette heure obscure, où la mer chargée de jour gonfle et craque dans le noir, et où les doigts, passés dans les cheveux, rendent un son électrique et bourdonnant.

Elle sent d'un côté la présence des arbres, leurs têtes noires ; de l'autre ce vide, noir lui aussi, mais plat, énorme, vers lequel le corps penche, retenu au col par cette couverture qui gratte. Sa

mère la tient si fort que ses fesses sont légèrement décollées du sable. Elle est fatiguée, elle voudrait rentrer et dormir. Les bouches rouges ont disparu. Si elle se débattait, si elle se levait et courrait, elle s'apercevrait, mais trop tard, qu'il lui manque un côté, sa jambe glisserait ou se déboîterait ou d'un coup raccourcirait, elle basculerait sur un moignon : manquant l'appui, culbutant sur cette absence de sol ou de pied. Les œufs forment une pâte sèche sur sa langue, le blanc, lisse, et le jaune, terreux, se mélangent en collant au palais ; la salive ne se fabrique pas assez vite, on dirait que l'œuf maintenant, la pâte d'œuf, est ce que secrète la bouche, une cire qui englue gencives et gosier. Le pain au lait, sur l'autoroute, elle l'a avalé avec le jus d'orange ; mais il semble que sa mère n'a pas pensé à prendre de l'eau. En admettant que l'œuf laisse encore filtrer un son il est délicat de lui en réclamer, elle peut se mettre à crier, elle s'énerve facilement. L'œuf dans la gorge descend, écarte les parois, il faut respirer plus vite, on dirait qu'il va rester là, où le cou s'articule au thorax, sous cette pliure que le plaid délimite comme si elle n'était qu'une poupée au ventre de tricot, un sac cousu qui allait bientôt déglutir mais où la main du marionnettiste, tout le monde le sait, s'agite en faisant croire à la vie des organes. Sa mère la secoue, elle est creuse à nouveau, résonante, affamée ;

comme sur l'autoroute avant le pain au lait, dans la voiture qui semblait (une fois passée la joie d'être assise devant, la ceinture sous le cou) si différente, face au pare-brise plein de cette route étrangère, droite, qui ne ramenait pas à la maison. Dans la lueur de la torche, sa mère qui redescend la dune est longue et noire comme les pins, un pin avec des bras et des jambes, lâchant des éventails de rayons pâles dans le sous-bois.

Elle a oublié l'eau ; il n'y a plus rien dans le coffre hormis la tente et le cartable. Elle aurait pu si facilement en demander à sa mère en récupérant la petite, mais comment expliquer, une gourde, une bouteille, pour un trajet censément de trois rues, de cinq minutes à travers la banlieue ; plus loin, elle n'a pas pensé à en acheter : dès les premiers kilomètres de soleil, la migraine avait pris toute la place, ne laissant, épuisante et familière, aucune prise aux autres sensations. Ça y est, ça la tient de nouveau : au sommet gauche du front, pulsant sous l'os ; un seul point, fixe, petit, une pastille qu'il suffirait d'arracher, mais dont le rayon d'action dessine un cercle dans lequel sonne, isolé, son cerveau. Comme sur l'écran d'un radar sous-marin où le faisceau balaie la cible des torpilles, à chaque pulsation du sang la douleur luit plus fort, son corps chancelle sous l'impact :

tout son corps et pas seulement sa tête, un ébranlement. Il lui faudrait, comme une mue, se laisser entièrement derrière elle, puisqu'elle génère, à la façon des irradiés, un halo qui la dévore. Elle rabaisse doucement la portière du coffre, ce n'est pas suffisant, il faut la claquer; elle sent son énergie la quitter. Là-haut, sur la dune, la petite semble ne regarder nulle part; on distingue seulement, dans l'éclat nocturne de la mer, un bout de son profil, incliné, un médaillon d'indifférence (la mer pourtant pour la première fois, la surprise de l'emmener au bord de la mer, à cinq heures de route). Elle prend la tente, avance, la tête énorme autour du petit point central de la migraine, le corps comme un linge claquant dans la douleur; ce qui la balaie ainsi, se ruant librement en elle, certainement ne peut pas être contenu dans son corps mais doit, elle ne sait pas, s'entendre, se voir, se repérer au minimum, éclairer alentour; et on la suit à distance, comme lestée d'un objet émetteur; aussi bien la tente, le plaid, le cartable sont piégés. Elle hésite, ses pieds glissent dans la pente; mais personne ne pouvait prévoir, penser ou prévenir; personne ne peut les suivre.

Elle n'est pas tout à fait sûre que ce soit la mer. Elle aurait aimé apprendre, se préparer, un peu comme le jour où sa mère l'a emmenée au

cinéma pour la première fois, et qu'elle a eu peur, même si aujourd'hui elle a plaisir à revoir dans sa tête ce moment où sa mère se gare à un endroit inhabituel, pas très loin de la maison mais dans une rue inconnue, qui ressemble à celle de la maison mais dans laquelle s'ouvre, sous une grande porte, un trou profond, en escalier, où s'ouvre encore le gosier géant rainuré d'arceaux rouges qui l'a fait hurler de terreur au milieu des gens ; maintenant pourtant elle aimerait recommencer, maintenant qu'elle sait, glisser à nouveau dans le noir jusque dans le ventre de la baleine, rire de ce vertige puis se blottir sur le radeau en compagnie de Pinocchio. Elle a cru aujourd'hui, comme elle l'a espéré souvent, que l'on allait au cinéma, elle l'a vraiment cru et espéré puisque les rues n'étaient pas exactement celles qui ramènent à la maison ; puisqu'on s'éloignait de chez la grand-mère en suivant non le canal mais en tournant à gauche, vers le boulevard, celui qu'on descend, normalement, les jours de marché. Mais la ville s'est agrandie. Du pare-brise de la voiture ont jailli de nouvelles rues, au fond desquelles éclate encore le faisceau d'autres rues, creusant d'autres directions ; le pare-brise est étoilé de toutes ces rues qui virent, se dédoublent et se disséminent, encadrées un instant par les rétroviseurs et zigzagantes de piétons puis coulissant, murs lavés, bords effacés, scindées et

rouvertes, décalant sans cesse la profondeur de l'espace jusqu'à se rassembler en une longue trancheée grise, droite, fendue de glissières et battue d'un rythme blanc. Elle n'est pas tout à fait sûre que ce soit la mer, elle a peut-être dormi jusqu'à l'arrivée sur ces dunes; il lui manque une étape, quelque chose entre la grand-mère, les rues, l'autoroute et le pain au lait, et puis la mer. Elle s'est assise à l'avant, en se demandant pour le cinéma, et voilà, la hauteur des rues est tombée, remplacée par du vert et du jaune, des poteaux penchés, une terre plate, rapide; ensuite quelque chose de mou se glisse dans l'auto; comme porté par les ondulations du goudron, ou par la chaleur; elle s'enfonce lentement dans le siège, la mousse sous le tissu perd peu à peu de sa consistance, l'avale par le derrière, un mouvement de déglutition, des lèvres molles, hésitantes, qui aspirent puis lâchent à demi, en rythme avec la route. Elle ouvre en grand la fenêtre, sa mère s'est arrêtée pour faire le plein, l'odeur d'essence coule dans son ventre. Un peu plus loin c'est le centre commercial, où sa mère met tant de temps à lui acheter un goûter. Le parking est presque vide. L'air se déforme entre les voitures. Elle change de siège, tend les pieds vers les pédales, tourne un peu le volant. Les mirages tremblent. Les vitres du centre commercial font des bulles de soleil. Les caddies

découpent des cubes dans une sorte de gelée grise, qui vibre entre les barreaux, rebondit sur le goudron. Des formes épaississent lentement, des jambes se dessinent où ne flottait qu'une ondulation grise, les visages se percent d'yeux et de narines; des voitures démarrent. L'envie de pleurer devient insupportable. Sa mère est immense tout d'un coup, voilant entièrement les fenêtres. Ensuite le pare-brise est rempli de ciel blanc, des glissières filent et palpitent. Sa mère est presque couchée sur ses genoux, remonte acrobatiquement la vitre, conduisant d'une main; ses cheveux détachés comme mis à nu la frôlent, décolorés par filets clairs sur une masse plus sombre. Et maintenant elle est sur cette dune, la bouche emplâtrée d'œuf. Ne faudrait-il pas que le ciel soit bleu, les vagues blanches, l'horizon marine et semé de voiles? La mer, si c'est la mer, semble avoir coulé du ciel noir, s'être renversée en une nuit liquide, qui pèse à la base du culbuté du monde et tient le ciel en équilibre. Elle clapote doucement; sans ce léger bruit on ne la verrait pas, on sentirait seulement cette lourdeur, qui empêche de hisser les pieds hors du sable et de courir; cette masse, vers le bas, cette énorme condensation de l'ombre, sous le ciel qui chuinte, avec le vent, qui les sépare.

De temps en temps, là où un souffle suggère une ligne peut-être un peu plus grise, un pli tout

de suite aplani, il semble que montent à la surface (alors on sait où est le ciel) de grosses bulles de lueur, des globes bleus, ravalés ensuite et ne laissant, brièvement, qu'une fluorescence dépolie, celle sans doute de méduses ; peut-être, demain, sans trop s'approcher du bord, pourra-t-elle les montrer à la petite ; elle croit se souvenir qu'à la lumière du jour les méduses ressemblent, ce genre-là du moins, à des chapeaux-melons, comme si par-dessous se promenaient des hommes. C'est cela qu'il faudrait : flotter, se laisser traverser par les vagues ; la migraine fondrait, se dissoudrait dans les flux ; son cerveau deviendrait une bulle bleuâtre, vide, molle et aqueuse, qui porterait son corps à pas somnambuliques sous la mer. En attendant il faut monter la tente, les étoiles n'ont pas paru et peut-être pleuvra-t-il.

Elle tient soigneusement les sardines, entre ses mains bien jointes. Il y en a douze, elle n'en a perdu aucune depuis l'année dernière. La tente est vautrée dans le sable, un grand sac bleu pour l'instant, qui s'agite, et prend des formes inattendues. L'année dernière, quand ils sont partis tous les trois à la montagne, elle avait déjà la charge des sardines, mais la méthode paraissait plus sûre, son père dedans avec les piquets, sa mère dehors avec les fils, ils criaient mais quand la tente finissait par

Achevé d'imprimer en février 1999
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1636
N° d'imprimeur : 99-0384
Dépôt légal : mars 1999
Imprimé en France



Marie Darrieussecq
Le Mal de mer

Cette édition électronique du livre
Le Mal de mer de MARIE DARRIEUSSECQ
a été réalisée le 23 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 1999
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867446856 - Numéro d'édition : 251).
Code Sodis : N46535 - ISBN : 9782818010778
Numéro d'édition : 230929.